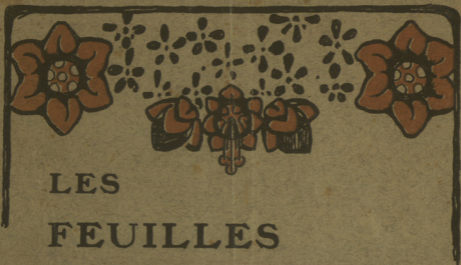


NUMÉRO 1



LES
FEUILLES
DE MAI

Art

Poésie

Mouvement social

PAIX : 1 fr. 25

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1912 / JANVIER 1913

SOMMAIRE



	Pages
JEAN RICHARD BLOCH	Renaissance Révolutionnaire
PAUL LOMBARD	Les Conditions d'une Renaissance.
ANDRÉ SPIRE	Du Rythme en français.
ANDRÉ SPIRE	Poème.
BERNARD NAUDIN	Un Croquis
VICTOR PROUVÉ	Aux Artisans.
L. C. & J. L.	Une Renaissance des Arts décoratifs.
P.-C. J.	Le Villon de Naudin
EMILE RIADIS	Chansonnette Orientale (Musique)
CHARLES RÁPPOPORT.	Les Intellectuels et le Peuple
	Jeunesses Sociales
STRAGO	— socialistes
HANSMOENNEL	— syndicalistes
CHAZOFF.	— anarchiste
CIAMENTO	Poèmes Arméniens.
TCHÉLÉNOFF	Poésies
P.-C. JABLONSKI.	Petit Art Poétique
DOP BLES	Complaintes



NOTES

Poésie et Critique. — *La Danse devant l'Arche* (HENRI FRANCK); *Les Fêtes quotidiennes* (GUY-CHARLES CROS); — *Histoire de l'Art*, d'ÉLIE FAURE; — *La Civilisation socialiste*, de CHARLES ANDLER; — *La Guerre des Balkans et l'Internationale*.



Les Feuilles de Mai sortent des presses de l'Imprimerie Nouvelle l'Avenir, association ouvrière de typographes syndiqués, à Nevers, rue du Rivage, 1, et rue du Pont-Cizeau, 4.

2

Les Feuilles de Mai

« C'est bien une esthétique nouvelle que la génération nouvelle veut mettre au service d'un ordre nouveau. »

« Que chacun fasse plier l'inquiétude de sa propre évolution devant la marche de la Société, mesure ses besoins privés à l'aune des besoins publics, nourrisse ses volontés égoïstes des désirs de tous ; — cette préoccupation sans laquelle la refonte morale de ma génération n'est qu'un leurre, a un nom. Elle s'appelle l'esprit révolutionnaire. »

« Quand je suis dans l'esprit révolutionnaire la force qui fera la santé et la vertu de notre jeunesse, c'était donc à un esprit de Révolution sociale que je faisais appel : l'art de demain sera un art de Rénovation sociale ou se condamnera à ne pas être.

« L'art qui viera sera celui qui se mettra au service des forces révolutionnaires. »

« Renaissance révolutionnaire. — Il faut écarter de ce terme ce qu'on a coutume de lui ajouter de signification de haine.

« Nous avons autant que quiconque la certitude que l'œuvre supérieure est l'œuvre classique. Mais les classiques ont été des révolutionnaires. Beethoven était considéré il y a cent ans comme un « auteur bien bizarre ». Nous-mêmes plaçons notre idéal classique en avant de nous dans les œuvres que notre génération à la volonté de créer, — et non en arrière de nous, dans des temps et des conditions de vie incompatibles avec les nôtres. »

« Donc, que l'artiste soit exalté. Non pas de sa propre misère uniquement, ni de ses propres voluptés, comme le crurent les romantiques et bien d'autres derrière eux. Mais qu'il apporte une passion pour la fraternité des hommes entre eux et une pitié pour leur misère. »

Extraits des articles de JEAN-RICHARD
Blôch, dans le 1^{er} Effort — aujourd'hui Effort libre.

Les conditions

d'une Renaissance

ENCORE qu'insuffisamment éclairés sur l'agitation que fomentent les cépacles, et peu portés à poursuivre un travail de délimitation qui n'aboutirait jamais, tant s'affirme indispensable la réciprocité des concessions, qu'à une retraite précipitée et confuse vers des généralisations sans portée, nous réserverons nos préférences à toutes les attitudes de l'art où il se manifeste inséparable de l'esprit de révolution. Quelque chaîne de conséquences qu'il infère, quelque bardé d'un triple lard d'équivoques qu'il ait pu demeurer, le mot n'effraie plus que les gâteux et les imbéciles.

Nous ne pouvons plus supporter l'idée d'un art de suffisance ou de méfiance, et les raisons dont il abuse ses pontifes sont celles mêmes qui nous semblent les plus propres à justifier nos prédilections. Ce siècle a favorisé la mobilisation des activités les plus disparates, aussi bien que le déroulement de toutes les chimères. Il a soufflé les tempêtes où se poser l'envergure des Utopies ; et de ses excès mêmes il a nourri une foi que les rigueurs scientifiques n'ont pas dissoute et un héroïsme que l'absence de toute pompe ne rebuta jamais. Sans doute, cette foi s'égara-t-elle souvent dans les volontés abstraites et les formules conventionnelles d'un caté-

chisme ; sans doute cet héroïsme se dissimulait-il, tout récemment encore, sous les péripéties d'une aventure tragique que la logique des nations n'autorise et n'encourage qu'à l'état d'agression collective, au hasard de ses caprices et de ses vanités, et persiste-t-il à attester sa présence sous la forme disparate et grandiose de la résistance aux lois ; mais les déviations mêmes de ces qualités impliquent le sentiment de leur abondance, de l'ignorance où nous sommes de leurs suggestions. Elles restent les raisons pressantes encore que surrogatoires où appuyer notre élan.

Tout nous incline à penser que les générations, malgré tout, donnent l'amplitude de leur destinée à la faveur des renouvellements qui les y assujettissent. De ce qu'elles n'en utilisent pas toutes les ressources et en laissent corrompre l'excès, de ce qu'elles déforment les exaltations lorsqu'elles éclatent quand même, notre « malaise » s'irrite. L'humanité, cependant, a vécu des instants où elle tirait la pleine coupe de ses sensations, où la sève de l'héroïsme confinait à la grâce des cimes. Quoi de plus édifiant à cet égard que l'épopée impériale qui inscrivit au ciel de son triomphe les constellations de la crapule. Dans un autre ordre d'idées, le Moyen-Age est resté l'exemple du plus haut point de jonction où parvinrent les aspirations de tout un peuple ; et d'ailleurs elles ne furent jamais si diverses ni si étroitement liées : il n'est pas jusqu'à la perversion qui ne trouvât dans la pierre des cathédrales l'occasion d'une expression naïve et comme une confession. Les plus houleux de son art aussi complet que purent l'être pour leur temps les civilisations grecque et latine, inséraient une âme frémissante. Le catholicisme y fut l'émanation ultime de sa conscience, un art actif, la manifestation de la sensation générale, une large et vivante poésie, un

42

mouvant poème populaire qui se traduit par des cathédrales, — œuvres de pierre, par des hymnes, — œuvres d'harmonie, par des rituels, — œuvres figuratives, et par des livres comme *l'Imitation* — œuvres de psychologie...

Plus que jamais s'affirme la nécessité de réaliser l'art, comme à ces époques, dans ses vibrations infinies, et de lui conquérir des valeurs correspondantes d'effusions. Et voici que dans l'orbe même des solidarités humaines, et plus spécialement sur le plan où ces sympathies se confondent dans une direction nettement sociale, s'élaborent les conflits de l'inquiétude, se multiplient les empreintes de l'espoir, tenace comme un sceau, s'évoquent les visages papillotants et graves du Rêve et de la Mélancolie, qu'assemble le cérémonial intime du souvenir, chez l'homme. Voici que quelques-uns songent à utiliser dans le sens héroïque où les volontés humaines en délire touchent les volontés sociales à leur apogée, la mobilité troublante de cette génération, à rehausser nos ambitions de prépondérantes vertus, à réinculquer à nos ferveurs morbides ou décavées, repliées ou extatiques, les illusions et les promesses. « C'est bien une esthétique nouvelle que la génération nouvelle veut mettre au service d'un ordre nouveau, » s'écrie Jean-Richard Bloch. Une lumière inattendue nous visite, en effet. Les joies violentes se partagent nos sens. Aux recueils des philosophes, dont le regard se caleure aux clartés bleuâtres des veilleuses, aux digressions des métaphysiciens qui enferment la vie dans une vaste parenthèse et se composent, de leurs pensées, un cortège discipliné, paisible, admiratif, et sans pittoresque, aux masturbations insistantes des dialecticiens, succèdent les dé mêlés tragiques et confus de l'apostolat, aux rythmes onctueux les saccades prophétiques, aux acceptations joyeuses les

écrasements sans rémission et les renfrognements sublimes, les obsessions, les guignes, la cohabitation du cauchemar, l'installation au foyer des tares irresponsables, mais aussi les Révélations hautaines.

Il est temps que l'aventure et la tentative, le désintéressement farouche et l'animation géante cessent d'être le lot exclusif de la ladrerie domestique ou des appétits commerciaux et industriels. Il est temps que des motifs durables d'humanité et de vérité leur empruntent des physionomies variées et complices. C'est seulement dans cet esprit que les contacts de l'art et de la vie se décident. C'est de la communion préalable des instincts essentiels que peut jaillir, en diversité de manifestations et en multiplicité de tendances, un art représentatif et concret.

Le pessimisme, tel qu'il se manifeste aujourd'hui sous les nonchalances maniérées du dilettantisme et sous cette forme accélérée de la décadence aussi qu'on appelle le retour aux traditions, ne s'explique guère que par la disparition des synthèses sociales. La psychologie de la mort, la philosophie de la négation appartiennent aux siècles de dislocation mentale : et par philosophie de la négation, nous entendons celle qui s'agite dans l'ombre réduite et désolée d'un Pascal, hors de son auréole. Pascal, du moins, ne prêtait de réalité qu'aux sentiments les plus dépourvus d'apparence ; son pessimisme se contractait, se résorbait dans une foi lumineuse. Mais nous ne manquons pas, aujourd'hui, de ces esprits qui assignent à leur angoisse tout le champ des réalisations humaines et les déplacements et les transports d'énergies qu'elles comportent, sans piétiner aux carrefours déserts d'un individualisme sans issue. L'individualisme n'établit guère qu'un rapport critique ; il représente, en morale, la force centrifuge, l'effort de désassimilation se

portant dans un temps donné sur un point donné. Il ne saurait convenir à notre siècle épris avant tout d'expressions durables. Tout se tient dans la vie. Le hasard et l'inclination personnelle n'y peuvent figurer que dans la mesure où ils participent aux destinées souveraines de l'art.

A cet égard, un esprit de direction, élémentaire aux conceptions artistiques, nous dresse en opposition à toutes les servitudes d'un passé du souvenir duquel nous ne consentons à retenir que les circonstances seules qui l'apparentent, par ses origines insurrectionnelles, à notre désir de régénération. Le classicisme, puisqu'il faut l'appeler par son nom, tient entre deux effervescences. Le prestige d'un siècle se mirait complaisamment encore et se rajustait tant bien que mal dans les feux de son déclin. Mais peut-être y a-t-il quelque chose de répugnant à vivre sur une gloire défunte. Sur ce point, d'ailleurs, nos idées sont formelles, et nous saurons les porter à la hauteur d'expression que les hasards de la bataille exigeront de nous : dès qu'une forme littéraire ou économique est parvenue à ce point de perfection et d'adaptation où elle commence d'acquérir des influences de tradition et des valeurs de références, elle n'est plus à nos yeux qu'inexistante et classée. La tradition, pour nous, c'est la relégation.

Ils sont des instants insaisissables et répétés ceux où l'instrument d'expression répond avec exactitude aux nécessités d'une époque. Chaque heure découvre son horizon. Des faits nouveaux nous sollicitent, décuplent nos capacités de comprendre et de sentir, mais tous traduisent les besoins moraux ou physiques qui travaillent nos esprits.

Malheureusement, les partisans d'un éternel emprunt aux guichets du passé s'obstinent à nier toute participa-

tion à cette besogne ténébreuse. Sans qu'ils établissent nettement une hiérarchie parmi les siècles, et sans qu'ils instituent dans leurs admirations une sorte d'avancement à l'ancienneté, ils n'en sont pas moins attachés, dans leurs manifestations personnelles, à un art d'imitation qui exhale comme une poussière anticipée de fatigue et d'ennui. L'art n'est rien qu'insistances et répercussions. Sans doute, la tâche est lourde qu'assument ses fervents. Ils se soucient peu d'achalander les bazars fastueux du romantisme, en liquidation depuis un quart de siècle, ou d'accommoder des restes d'idéologie, pas plus que d'organiser des battues à travers les routes défoncées du naturalisme ou les terrains vagues du futurisme dont les proclamations sont d'éternelles demandes en autorisation de bâtir. Dédaignant la triste besogne d'opérer dans les flagrants délits d'une réalité strictement limitée à l'observation ou de sevrer les néo-classiques, nous n'ambitionnons que de reprendre une place dans le monde du travail, dont la dignité commence de s'éveiller dans un esprit nouveau de revendications sociales.

PAUL LOMBARD.

Le Rythme en français

« Notre versification, qui repose sur la prononciation du xvii^e siècle, s'est pétrifiée en ce moment ; aujourd'hui elle est devenue complètement routinière, et chaque jour, en perfectionnant certaines de ses qualités, elle exagère certains de ses défauts. Nos poètes se servent du vieil instrument sans s'apercevoir qu'ils continuent à toucher plus d'une corde qui ne sonne plus, et se privent d'accords qu'ils pourraient sans peine obtenir. Ils sont trop timorés et surtout trop peu instruits pour essayer de remettre l'instrument à neuf... Ils ne se décideront que quand la lyre sera devenue tout à fait muette sous leurs doigts, ou qu'un instrument nouveau accordé au ton populaire par une main hardie et savante les forcera à sortir de leur rêve et à rendre à la langue française une versification vivante, harmonieuse et libre. »

Gaston PARIS, dans *Romania*, 1879.

« Comme la place de l'accent est commandée par la pensée (qui insiste sur la dernière syllabe du mot le plus important), on peut dire qu'en français c'est le sens qui est générateur du rythme. Pas de sens, pas de rythme. A pensée discursive ou logique, ou obscure, ou raffinée, mesurée, mondaine, salonnrière, prononcée du bout des lèvres, rythme faible. A pensée passionnée, rythme puissant.

« ...Dès que l'émotion s'empare du poète, le rythme naît. »

André SPIRE.

Sur la technique du vers français.

(*Mercur de France*, 1^{er} août 1912).

LES RABATTEURS

Sous le soleil blanc,
Dans le brouillard blême,
Sur la gelée blanche,
Le trimardeur va cheminant.

Le trimardeur entend du bruit,
Des coups de bâton et des cris.

Ah ! dit-il, ils ont compris !
Ils s'éveillent, s'ébranlent, s'élancent.
Nous n'avons pas prêché en vain.

Le trimardeur, jusqu'au village,
Dans le brouillard froid galopa.

— Où sont-ils, demanda-t-il ?

— Auprès du château, dans la plaine.

Auprès du château dans la plaine,
Au milieu des genêts givrés
Les paysans en tirailleurs
Montent pas à pas la colline.

— Mes amis, mes enfants, mes frères,
Courage, je viens, victoire à nous !
Après la Ville, le Village.
Après l'Usine, le Château.

Les paysans, trainant les pieds,
Dépassent la ligne de crête.

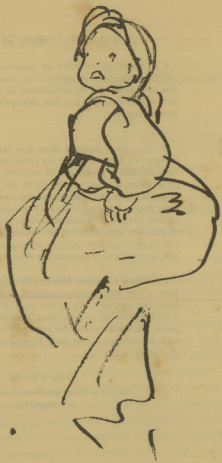
Une fusillade éclata.

— Les lâches, dit-il, les lâches !
Des fusils contre des bâtons !
Courage, camarades, courage !
Au pas gymnastique ! A l'assaut !

Étayés sur des cannes-sièges,
Derrière des murs de roseaux,
Messieurs les usiniers et les propriétaires
Canardaient de pauvres perdreaux !

ANDRÉ SPIRE.

Novembre 1908.



Croquis de BERNARD NAUDIN.

Aux Artisans

« Il s'agit de remettre en honneur l'art de l'artisan, d'exciter, de réveiller les forces engourdies tant par l'effet du nivellement de l'exploitation industrielle que par une déplorable éducation artistique. »

« Nous pensons dans une intention de logique, de bon sens, que les préoccupations de tous devront se porter sur la création d'œuvres, de modèles, d'objets destinés à la vie familiale, et sachez bien que cela ne pourra nuire, en aucune façon, à la valeur de votre savoir, la destination obligée et pratique présentant toujours de grandes difficultés ; il est souvent plus difficile de créer un objet simple, d'usage déterminé, que de faire œuvre compliquée et inutile. »

« Artisans ! Restons bien ce que nous sommes, fiers d'être des ouvriers artistes, certes, mais bien des ouvriers. Ne créons rien d'éphémère, d'inutile, rien de ce que, dans les salons bourgeois, l'on exhibe sur les rayons d'étagères et dans les vitrines : c'est créer l'inerte — " la Vie doit créer la Vie ". »

Victor Prouvé

(Congrès de l'Union provinciale des Arts décoratifs,
à Toulouse 1910).

Une Renaissance des Arts Décoratifs

Une somme du monde, une morale, une esthétique, une humanité nouvelle à refaire...
R. ROLLAND.

PARMI tant de problèmes — de l'heure — le problème de l'Art Décoratif. Humain au premier chef ! Ne lui devons-nous pas cet espoir de balancement — dans une atmosphère d'intimité familiale, sociale, — de tous nos profonds désirs de vie morale et de vie heureuse ? L'art enveloppant la vie et s'enveloppant d'elle à son tour. Baignant et fécondant tout — la vie animale — par la coupe, — l'Amour — par la parure, — la Mort — par les armes. — De tous, celui qui le premier jaillit des désirs humains, avec sa sœur la musique. Les pampres qui courent sur le fronton des temples, l'arabesque qui bague la forme pleine d'un beau vase, n'est-ce pas musique, phrase mélodique ? Doux rappel à une compréhension plus large du moindre de nos besoins, voilant d'une illusion la sécheresse des nécessités vitales. Accessible à tous et né des besoins de tous. Enluminant au fond des campagnes l'armoire et la table, le costume et l'outil ; jaillissant sur le front soucieux des villes, sur les inventions infernales, planant sur la houle des foules en émoi.

« Notre instant est admirable. Toutes les religions
« sont discutées, et jamais il n'y eût plus de Foi. Nous
« n'avons pas de style et nous sommes riches d'artistes.
« Jamais la douleur universelle n'a tant ému l'âme hu-
« maine. Jamais l'homme n'a appelé l'homme d'une
« voix si pressante. Tout est pour nous source d'espoir!
« Lorsque les fleurs sont pleines d'abeilles, la ruche est
« proche ! »

Et nous faisons nôtres les paroles du grand Carrière.
Jamais il n'y eût tant d'espoirs. La lutte en est au paro-
xysme et jamais on ne vit tant de désirs de communion.

Tous les dogmes sont en fuite. Le christianisme a
joué son rôle. L'antique morale est bien morte. Les
patries fermées succombent sous une volonté de grou-
pements plus logiquement humains. Et les peuples
s'embrassent par dessus les frontières. La vieille orga-
nisation sociale est niée. Tous les problèmes qu'avaient
momentanément résolu nos ancêtres, se réveillent pres-
sants pour notre Jeunesse.

L'art, de toutes nos manifestations la plus haute et la
plus sensible, vibre, se déchire, s'agite affolé dans tous
les sens, exige les principes qui prépareront la nouvelle
étape. Et l'art décoratif s'épuise en tous sens, connaît
toutes les chutes, mais vit tous les espoirs.

État troublant s'il en fut où tout est anarchique !
Anarchie ? soit ! Mais vive cette anarchie qui libère et
féconde nos consciences.

★ ★

Nous croyons que les conceptions de l'art décoratif
conçues par nos artistes décorateurs sont contraintes à
la *logique* des techniques d'art. Un meuble comme un

vase, une grille, sont *œuvre d'architecture* et soumis à une nécessité de logique constructive. Un objet qui s'agrippe de ses quatre pattes sur une surface plane, qui cale une échine, qui crie sous cent kilogs, voilà la chaise. Et la chaise est avant tout quatre lignes qui poussent, soutiennent et appuient. Comme l'habitation est avant tout quatre lignes qui poussent, soutiennent et abritent.

Exaspérant la partie utilitaire de l'objet qu'il caresse, l'art décoratif fait alors œuvre de ligne. Et ce sera œuvre de couleur lorsqu'il aura affaire à une étoffe, œuvre de protection ayant affaire à la reluire...

C'est là qu'est l'erreur de la plupart de nos décorateurs modernes. J'entends surtout de ces derniers créateurs dont parle M. Desvallières (1) dans certaine préface du dernier Salon d'Automne.

Nous sommes dans le siècle de la couleur comme dans un siècle de « désaxement » absolu de tous les arts. Et quoique déjà la réaction se fasse sentir et que les efforts, dédaignant certains triomphes faciles de la couleur, se dirigent désespérément vers une recherche de « *charpentes essentielles* », nous souffrons de cette sollicitation générale qui envahit tout.

L'architecture par ses façades mouvantes, discordantes, soudain crevées, tantôt boursouflées, s'attarde à des recherches de saveurs que les grès et les briques lui ont suggéré.

La musique a son heure perlée : gris, caresses de nuances, harmonies en finesse, au dépens de l'expression. Pour inventer, on danse les symphonies de Beethoven, demain les concertos de Bach ; que devons-nous attendre

(1) « ... les seconds ayant le charme de l'improvisation, il y ferait peut-être meilleur vivre pour un artiste... »

« ... Tout le monde ne saurait impunément vivre dans un tel intérieur... »

de la peinture qui se targue de philosophie et de métaphysique pour sombrer dans les délires cubistes.

Mais nous voulons revenir à ces artistes de M. Desvallières « ces seconds ayant le charme de l'improvisation » — oui charme d'improvisation, d'improvisation un peu surannée qui donne à certains rapprochements une drôlerie délicate. Sensibilités de coloristes évidemment, si fines, si menues, qu'elles tombent parfois dans une ténuité dénuée de tout esprit mâle. Chambres de peintres en vedette, prétextes à harmonies picturales, ... une table noire, un pot roux, un tapis bleu...

Mais sensibilités de « Pétrouchka », harmonies de théâtre, esprit snob et sceptique et qui frise tout à coup à une perversion malade.

Et ce qui est plus grave, et si vous faites abstraction de ces qualités (?) qui sont l'à-côté du problème, et que vous en dégagiez la forme et la ligne d'ensemble, il ne vous reste entre les mains qu'une forme Louis-Philippe, vieillote, surannée, souvent nulle, et qui est si loin de ce renouvellement des formes décoratives que l'on nous avait fait espérer. Puis, poussant nos investigations, n'avons-nous pas découvert telle chaise revêtue d'une marque de fabrique allemande, et plus grave encore des matières peintes, des bois peints !

Oui jamais il n'y eût, à une époque, pareil silence de la matière. Quand voudra-t-on se décider au respect des belles matières ? « Il n'en est pas aujourd'hui qui ne « trouve sa contrefaçon mensongère. On ne découvre « pas une matière nouvelle qu'il ne se trouve aussitôt « un capitaliste ingénieux pour la truquer ! Les bois de « nos meubles sont plaqués. Le marbre est remplacé « par le stück et le linoléum. L'or et l'ivoire par le « celluloid. Il n'y a pas de pierre qu'on n'ait simulée « par des conglomerats artificiels. On a détruit en nous

« jusqu'au sens qui sait estimer la grâce naturelle des « matériaux... » (1)

La matière est muette dans les mains ignorantes. Elle est forte. Laissez-vous dominer... et tout est silence ! que le bon ouvrier se révèle et alors... les belles soies, le cuir solide et gras, l'argent mat qui a des caresses de chair, le marbre clair...

Et ce silence profond nous est venu de la perte de la tradition, nous voulons dire de la tradition des métiers, recueil des lois formulées par l'expérience, du travail, de la malléabilité, des formes latentes dans les différentes matières.

Oh ! nous ne voulons point reprendre le grand problème, que l'on a épuisé avant nous, de l'Éducation, des Écoles, de l'Apprentissage ! De l'apprentissage rendu presque impossible par les nécessités féroces de rendement immédiat industriel. Des écoles, que les programmes et le personnel enseignant auront bientôt rendu établissements de danger public ! A quoi bon ! Les statistiques sont probantes, formelles, effrayantes ! Germain Pilon, dont les élèves coûtent chacun de 4 à 5.000 francs par an à la ville de Paris, laisse 55 % de déchets, d'élèves abandonnant le métier si onéreusement acquis. Estienne, 50 % ; Palissy, 50 % ; Boule, 57 % (2). Les Écoles d'art décoratif de la rue de l'École-de-Médecine et de la rue de Seine regorgent de mentalités dévoyées, hommes et femmes, qui vont y apprendre un égal mépris des matières essentielles — formant génération de dessinateurs — créant un jour un vitrail, puis une broderie, puis une reliure, puis un bijou. Nous courons à un étouffement d'un art décoratif

(1) Charles ANDLER, *La Civilisation Socialiste* (Biblioth. des Documents du Socialisme).

(2) Rapport de M. MARSOULAN, du Conseil supérieur du Travail, 1905.

français sous une surproduction intense d'un art de camelote et d'ignorance.

Et de ce fait, l'État encourage cet éclectisme d'art. Cette universalité de talent, ceci réclame un cerveau de vaste robustesse, une vie fervente que peu d'artistes actuels purent réaliser. Morts sont les Michels Anges de la Renaissance, se tordant sous leurs forces d'expansion, à la fois architectes, sculpteurs, poètes, ciseleurs. Et ceci n'est plus, de nos jours, qu'un aveu d'impuissance en profondeur et de suffisance en surface. L'artisan de race, et l'ouvrier même inaverti en matière d'art n'y peuvent souscrire.

Et l'on nous parle d'une rénovation prochaine. Nos discours officiels ! Nos sous-secrétaires d'État. Notre grande presse ! Si proche qu'il serait nécessaire de l'affirmer parmi la présence des concurrences étrangères. 1914, ce qui revient à dire deux ans, le délai à peine suffisant pour l'élaboration d'un mobilier et sa mise en valeur, verra Paris et la France, flanqués de l'Autriche, de l'Allemagne et Munich, de la Hollande, de l'Angleterre.

L'initiative d'un tel mouvement, admirable *en principe*, était venu des trois sociétés :

L'Union Centrale des Arts Décoratifs ;

Les Artistes Décorateurs ;

L'Union provinciale des Arts Décoratifs.

On s'enquit d'industriels, de personnages financiers, d'unités gouvernementales ; cela et si bien qu'après les quelques séances du début, tout espoir de manifestation digne doit-être pour ainsi dire abandonné. Renouelant l'histoire du Salon du mobilier, le groupe industriel prend la haute main. Et que pouvons-nous attendre de cette oppression. Nous avons eu le Waterloo de l'avia-

tion au Salon de l'Aéronautique 1911, prenons bien garde au Waterloo de notre Art décoratif français ! Et nos plus vaillants artisans succombent sous les désillusions ! Nous devons crier ses responsabilités à l'État, Vivant sous la tutelle actuelle de ce dogme imbécile des arts mineurs. L'Exposition de Bruxelles s'est vu refuser la présence des décorateurs français parmi la section du « Grand art français » ! Nous sommes làs, si làs, de ces sections, et sous-sections, et sous-jurys, et jurés peintres pour les bijoux et jurés sculpteurs pour les étoffes.

L'État est responsable par son ignorance.

La Critique qui en est tombée au dernier rang de journalistique est coupable de complicité. Par ignorance ou malhonnêteté elle a confondu dans d'égales critiques et les vrais artisans et les faux ouvriers.

Sur qui pourrions-nous compter pour une rénovation d'un art si vivement atteint ? D'abord, et évidemment sur nos ouvriers. L'art décoratif est de tous le plus près de ses désirs d'expression. Intimement lié à ses aspirations, à ses nécessités, à sa moralité.

« Il y a comme une moralité de la chose créée qui atteste celle des créateurs et réagit ensuite sur lui ». (1) Ayez une moralité stable, foncière, faite de toute pureté et vous aurez une création pure et de toute noblesse. Et les matières seront pures et sans défaillances.

Cette moralité nous ne pouvons la trouver, et plus encore la créer dans l'état social actuel. Époque si troublée, qui a tant étouffé d'efforts désintéressés, de grands élans de travail en commun, d'essais de moralisation.

L'industrie, la lutte pour la vie (qui a fait perdre le sens de la vie) l'affaissement des énergies déçues, ont tout écrasé sous leurs puissances d'oppression et d'inertie.

(1) ANDLER. Op. cité.

Et nous ne croyons à une renaissance de nos formes décoratives, qu'à l'heure d'une renaissance de toute notre conscience. Nous réclamons une liberté nouvelle, une intelligence nouvelle, une organisation nouvelle, une esthétique nouvelle. Alors nous croirons à une création formelle et pure. Nous croirons à ce que nous diront nos matières. Nous croirons à la nécessité et au bien-fondé de notre atmosphère d'art. Nous croirons à la re-découverte de nos traditions de métiers d'art que peut-être alors les syndicats, forts de leur puissance corporative d'organisation et d'enseignement, pourront prendre en main.

Et alors nous aurons peut-être, nous aussi, notre renaissance

« gothique »

révolutionnaire.

C. L. C. et J. L.

P.-S. — Nous sommes heureux de voir que nos sentiments sur l'Art décoratif moderne sont tout à fait partagés par M. Georges Besson, — dans un remarquable article « Le Règne de la Hygiène », paru dans Les Cahiers d'aujourd'hui. — Nous aurions aimé en citer quelques passages.

Le Villon de Naudin

C'EST peut-être le caractère le plus saisissant des œuvres éternelles : elles se revivent à tel point que, cinq cents ans après qu'un artiste est mort, un autre artiste apparaît qui se retrouve en lui.

Le premier fut un poète, le plus pur de génie français. Le second est un dessinateur, de même race, de même marque sûre et expressive — en sa saveur.

Aussi n'avons-nous pas affaire à une illustration banale, — de l'œuvre de François Villon par Bernard Naudin de nos jours. Il vaut la peine qu'on s'y arrête. (1)

Et c'est une heure rare, de pouvoir ressaisir ainsi une poésie — bien vieille — comme à sa source originelle ; si ardente, et fière et sensible — en son authentique résurrection.

Ne faudrait-il pas dire que Bernard Naudin fut un peu Villon lui-même ? Comme il le sent, tous l'ont senti : sa propre figure hante son œuvre.

On connaît la vie maudite du pauvre poète — toute sur sa lyre chantée : au souvenir de sa jeunesse — perdue ! ; heures des larcins et des crimes ; — peines d'amour aussi ; potence préparée ; et la grâce qui vient, et le repentir de son cœur...

La vision tantôt ricanante, mais bien plus profondément désolée, de la réalité humaine ; — des choses, bien terrestres ! La liberté du cœur : l'amour — et le génie.

(1) Exposition au Pavillon de Marsan (nov.-déc. 1912).

Voilà Villon un peu — gaillard et pittoresque — et chantant, du plus pur esprit, sa chanson.

C'est Villon — (Peut-être Verlaine, son frère...)

Bernard Naudin a suivi, le pinceau et la plume d'oie à la main, son inspirateur, dans l'œuvre du *Grand Testament*. Dessinateur — et musicien qu'il est lui-même — élevé tout enfant et librement dans l'art, — dans la petite boutique de son père artisan (1). (Ce qu'a chanté Villon — Naudin alla moins loin dans la misère et « la débine » ; mais comme il en sentit l'essence !)

Suivons-le :

Autant en emporte le vent. — Est-ce Naudin, est-ce Villon, qui immobile et tout raidi de froid — tremble en son âme dans le vent — sous le feuillage poétique :

Ce monde n'est perpétuel
Quoique pense riche pillard
Nous sommes sous couteau mortel.

Princes à mort sont destinés
Et tous autres qui sont vivants
S'ils en sont coursez ou tannez (2)
Autant en emporte le vent.

Et voici de l'autre côté — le pauvre Villon repentant qui pleure :

Hé Dieu, si j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle !

et puis, penché sur lui, méditant, résigné :

Je suis pécheur, je le sais bien.

(1) Lire une petite biographie de Naudin — parue dans les *Cahiers du Centre* (de Paul CORNU).

(2) Courroucés ou tourmentés.

14

J'ai relu, en quelques dessins, la *Ballade du Débat du corps et du cœur de Villon* :

Qu'est-ce que j'oy ? — Ce suis-je. — Qui ? — Ton cœur
Qui ne tient mais qu'à un petit filet,
Force n'ai plus, substance ni liqueur
Quand je te vois retraict ainsi seulet
Com pauvre chien tapy en recullet.

Que penses-tu ? — Être homme de valeur.
— Tu as trente ans. C'est l'âge d'un mulet.
— Est-ce enfance ? — Nenny — C'est donc folleur
Qui te saisit ? — Par où ? Par le collet.

Veux-tu vivre ? — Dieu m'en dont la puissance.
Il te faut... quoi ? — Remors de conscience ;
Lire sans fin. — Et en quoi ? — En science ;
Laisse les fols ! — Bien j'y aviserai.
— Or le retiens — J'en ai bien souvenance.
— N'attends pas tant que tourne à déplaisance.
Plus ne t'en dis. — Et je m'en passerai.

Sur quatre panneaux sont rangées les inspirations
sorties des Ballades maîtresses de l'œuvre :

Les pendus — Les Regrets de la Belle Heaulmière —
et l'enterrement de Villon — Les Legs, et la Ballade pour
prier Notre-Dame ; — la ballade aussi de la Grosse
Margot.

La force de réalité a un tel relief saisissant ! L'inten-
sité du noir de l'encre, sur le blanc — et les gris des
lavis étrangement jetés — Tel trait quasi gravé, tel autre
abandonné — a su retrouver, sans chercher, les profon-
deurs de la légende très humaine...

Ici le dessinateur improvise — et prépare nos yeux à
la compréhension de la lecture : — quelle plus belle
« illustration » ?

Voyez Villon partout — Voyez les gueux encore à côté,

les « Dames du temps jadis » — Et les crétins... les gens de qualité... Maître Thibault d'Aussigny, et Sire Colombel, le Capitaine Jehan Riou... types de la France de Louis XI — noirs et stigmatisés en traits vigoureux et profonds.

Rien de plus violent peut-être que la « Ballade de Villon et de la Grosse Margot » — et faut-il la citer ? —

... « Ordures amons, ordures nous affuyt ».

— N'est-il point d'art, aussi... jusque dans l'orgie de l'ordure ?

C'est la réalité du moins, que nous touchons — encore une fois : avec des doigts sensibles, — avec une âme lasse ? — avec des yeux nouveaux.

L'art entraîne tout dans l'amour.

Et l'art commande à l'art — Les efforts inspirés se touchent et se complètent.

A l'opposé du sentiment crû, c'est la Grâce : — la Sainte-Trinité à qui Villon offre son cœur ; — à la terre son corps ; — comme il lègue tout ce qu'il eût aux hommes qu'il connut sur son chemin — et les pires comme les plus humbles — non sans l'esprit qui rend la charité, la charité divine, — plus humaine.

Mais le cœur est sauvé peut-être : — en la sincérité de l'œuvre, — et le génie qui se retrouve en miettes en chaque cœur d'homme — bien que celui d'un autre temps — est le génie de l'art éternel — là fixé.

— Et le saisissement, dans la nudité du sentiment de l'Homme qui fut — bien nous gagne : —

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car si pitié de nous pauvres avez
Dieu en aura plutôt de vous merci.

Si vous clamons, frères, pas n'en devez
Avoir dédain, quoique fusmes occis
Par justice. Toutefois vous savez
Que tous les hommes n'ont pas sens assis.

La pluie nous a débués et lavés
Et le soleil desséchés et noircis ;
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés
Et arraché la barbe et les sourcils.

Hommes, ici n'usez de moquerie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

(Ballade des pendus).

— Car c'est trop toucher au cœur de la vie.
Une religion fuit pour qu'une autre nous gagne.
Sur le chemin, de l'humanité, Naudin suit. Il a
« chanté » en traits les petits soldats de la 1^{re} République
— Et à côté des musiques fougueuses d'un Beethoven —
plus près de nous (et pour illustrer notre histoire) : les
horreurs de « la Céruse » et de « Biribi ».
Partout art pur. Exaltations — ou retour d'âme
(de Villon)?
Exaltation même dans ces retours sur le passé.
Rien de figé. Tout est *compris en vie*.
La sûreté du métier vibrant dans les doigts d'un artiste
— et d'un artiste révolté — car libre, généreux, sincère.

P.-C. J.

Chansonnette Orientale

A M^{lle} Speranza Calò

Sur un poème de Malakasis

Allegretto melanolicò

Me. ticars che minas è talent de vant mi - je lèn se vois en se - ve ja

p.

The first system of the musical score consists of three measures. The vocal line is in treble clef with a key signature of one flat and a 2/4 time signature. The piano accompaniment is in bass clef. The lyrics are written below the vocal line. The piano part begins with a piano (*p.*) dynamic and features a rhythmic accompaniment of eighth notes.

lèn se vois. nés de flours et touc ce - voits de poul - les

rit. a tempo

The second system continues the piece with three measures. The tempo marking changes from *Allegretto melanolicò* to *rit. a tempo*. The piano part includes a *rit.* marking and a *mf* dynamic. The lyrics continue below the vocal line.

j'ai ekri - si entre eux ce - lui que ven deo - traria. vait f. e d.

The third system concludes the piece with three measures. The piano part features a *pp* dynamic marking. The lyrics conclude with the phrase "vait f. e d."

Handwritten musical score for the first system, featuring a vocal line and piano accompaniment. The vocal line includes the instruction "Al." and a section marked "A". The piano part includes dynamic markings "dim", "p.p.", "mf", and "p".

Handwritten musical score for the second system, including a vocal line with French lyrics and piano accompaniment. The lyrics are "moi, le faible ses-pas des" and "les-mes, a mon tourment, a moi des - Gar". The piano part includes dynamic markings "ff", "mf", and "p". The tempo marking "d tempo" is present.

Handwritten musical score for the third system, featuring piano accompaniment and the signature "Emile Riady".

Poèmes Arméniens

SOIF

Mon âme suit la mort du crépuscule,
Agenouillée sur la terre — au loin — de nos martyrs...
Mon âme boit les blessures de l'agonie — et de la terre,
Et sent en elle encore la pluie de ses larmes !

Et les étoiles des vies brisées,
Si semblables aux yeux crevés...
Agonisent du désespoir — de l'attente...
Dans les eaux de mon cœur, ce soir !

Et les fantômes de tous les morts, ce soir,
Vont attendre l'aube — à travers les yeux de mon âme...
— Peut-être — pour satisfaire leur soif de vie —
Que d'En haut une goutte de lumière descendra sur eux...

SIAMANTO (1).

(1) Le plus grand poète arménien moderne. Ses chants (quatre volumes publiés) sont presque tous patriotiques, inspirés par les massacres des Arméniens. Instruit à Paris, il a vécu un temps aux États-Unis d'Amérique, avec tant d'émigrés de sa race. A l'heure actuelle, de retour à Constantinople; il a environ 35 ans.

ENTERREMENT

En émigré — bien désolé — je retourne dans la forêt —
 Pour embrasser mon ami mort —
 Parmi les gazelles et les cygnes —
 Qui comprennent la solitude des lacs — ainsi que de mon âme.
 Nous avons fait l'enterrement de mon ami — au milieu de la nuit.
 Oh ! comme son corps était lourd — pour mes épaules fatiguées de l'existence —
 Et combien la mort était loin de mes yeux, — qui la fixaient éperdûment !
 — Les divins cygnes — indifférents — en fêtèrent les funérailles
 Et nous avons creusé — avec les gazelles — péniblement le tombeau...
 Tous les arbres de la forêt furent du cortège.
 Et la bise mortelle — leur encens inconnu et de fer —
 Et les cloches des villes proches et lointaines
 Longuement, pieusement, et avec angoisse
 Dirent que par une nuit — déserte —
 Un ami enterra son ami bien aimé, — avec les gazelles de la forêt et les cygnes —
 Avec les longs et sinistres arbres et les vents.
 Savez-vous que toutes les villes, proches et lointaines
 Sont détruites par le meurtre des jours et des hommes ! —
 Les cygnes et les fauves gazelles se noyèrent dans la tempête.
 Les cloches se turent ; et les gloires des antiques églises,
 Mais mon âme, ma pauvre âme
 Blessée de toutes ces funérailles et de ces morts
 Resta emprisonnée dans la terreur des bois.

SIAMANTO.

« *Torches d'agonie et d'espoir* »

(Traduit par M^{me} M. B. et P.-G. J.).

Les Intellectuels

ET LE PEUPLE

Qu'est-ce qu'un intellectuel ? Si l'on suit l'étymologie et un peu la réalité, c'est un homme qui a comme spécialité, comme métier ou comme trait distinctif *l'intelligence*.

Nous demandons pardon à l'étymologie ; c'est trop prétentieux et ~~par~~ tant peu intelligent... Les plus intelligents savent que tous nous sommes plongés, malgré la science développée à l'infini, dans un abîme d'ignorance. Et je ne parle pas ici du fantôme de l'*au-delà* dont Bergson lui-même ne sait absolument rien. Je pense aux choses les plus ordinaires et les plus plates de ce bas monde. Je demande aux gens les plus intelligents de notre époque de me dire s'ils savent si demain, à propos d'une querelle de Bulgare ou d'Allemand, notre pauvre humanité fière de sa civilisation ne sera transformée sur l'ordre d'un Bethmann quelconque ou autre Berchtold en troupeau de moutons à charcuter par des schrapnells. Je pourrais citer mille autres exemples. Je ne dirai point comme Socrate, que tout ce que nous savons, c'est que nous ne savons rien. Mais je dirai avec Faust de Goethe, que bien des choses que nous savons sont insignifiantes, tandis que nous ignorons les choses qui nous intéressent le plus... Notre avenir, entre autres.

Il y a autre chose : toute spécialisation, l'intelligence comprise, abêtit. Sans parler des abrutis, « abrutis de l'intelligence » — pour ne pas faire plaisir aux crétins du mysticisme — on peut dire, tout en ne bavant pas sur la faculté supérieure de l'homme, que la préoccupation exclusive des choses intellectuelles — cela paraît paradoxal — rétrécit notre horizon, nous rend étroits et mesquins.

Le célèbre criminologiste doublé d'un psychologue, César Lombroso (je ne me porte pas garant de toutes ses hypothèses souvent fantaisistes) cite une belle collection de savants misonéistes, autrement dit des intellectuels inintelligents.

« Frédéric II, qui inaugurerait une politique allemande et qui voulait susciter une littérature et un art nationaux, ne soupçonna même pas la valeur de Herder, de Klopstock, de Lessing, de Goethe; pour la même raison, il avait une telle horreur de changer de vêtements qu'il n'en eût jamais plus de deux ou trois à la fois dans sa vie. Rossini ne voulut jamais aller en chemin de fer; Napoléon repoussa la vapeur; Bacou railla Gilbert et Copernic; il ne crut pas à l'applicabilité des instruments ni même des mathématiques en sciences exactes; Baudelaire et Nodier haïssaient les libre-penseurs » (1).

Ce que Lombroso, en vrai naturaliste, n'a pas vu, ce sont les causes sociales de ce phénomène. Cette inintelligence des intellectuels est une simple conséquence de notre régime social basé sur la division du travail, c'est-à-dire sur la condamnation aux travaux forcés de la spécialisation stupéfiante. Dans notre société, l'homme est tout cerveau ou tout muscle, c'est-à-dire un anormal.

(1) Voir *La Révolution sociale*, par Ch. RAPPOFORT, 4^e t. de l'*Encyclopédie socialiste*.

Avec ce régime nous n'avons pas et ne pouvons avoir des hommes entiers, mais des fragments humains informes. Un intellectuel fait partie de cette collection de fragments.



On a beaucoup parlé et écrit sur le rôle des intellectuels dans le mouvement socialiste et ouvrier. Pour quelques-uns, c'est un véritable fléau dont il faut se garer comme des pestiférés. Les intellectuels ne cherchaient dans le mouvement socialiste et ouvrier que des places et des honneurs. C'est une exagération de mauvais goût. Et même si cela était vrai, ce ne serait pas un trop grand malheur. Le peuple est assez généreux pour ne pas marchander un modeste salaire, pour ne pas dire un pourboire, à ceux qui travaillent pour lui en cherchant à l'éclairer. Il connaît la valeur des hommes de métier et il apprécie celle du professeur populaire. Il consent bien à payer des milliards aux primitifs du militarisme : pourquoi se refuserait-il à prélever sur un budget de cinq milliards quelques misérables millions pour les travailleurs de l'intelligence, la faculté la plus délaissée et la plus maltraitée de notre humanité encore à l'état barbare.

Malheureusement l'intellectuel ordinaire ne se contente pas de demander son salaire. Il vise les premiers rôles, la domination suprême. *Descendant* jusqu'au « bas peuple » il demande simplement — la gloire et l'immortalité. L'anonymat des foules l'horripile ! Il cherche à prendre rang. Les gibernes sont surchargées de bâtons de maréchal qui, faute d'emplois, — le nombre des places de maréchaux étant limité, — retombent sur le dos des rivaux et des concurrents au maréchalat.

Mais, en fin de compte, ce sont des détails. Le danger de la domestication populaire par les intellectuels ambitieux diminue avec le nombre des candidats au pouvoir, et au rôle de meneur de troupeaux. Même leurs dénigrements mutuels, leurs querelles interminables de boutiques contribuent à éclairer les masses sur la juste valeur des hommes aux prétentions de dirigeants.

Ce qui importe avant tout, c'est que la lumière, quels que soient ses porteurs, ne soit pas mise sous le boisseau. Il serait vraiment trop scandaleux que seuls les intellectuels de la réaction appuyés par les puissances de l'argent et par l'autorité séculaire de la foi, aient la parole.

Il y a de bons et de mauvais intellectuels. Les bons, ce sont les intellectuels qui vivent *pour* l'idée ; les mauvais, ceux qui cherchent à vivre *de* l'idée. Les uns remplissent leur devoir, les autres — leur poche.

Le peuple a besoin de la science, par conséquent des intellectuels, étant donné notre mauvais régime de la division du travail et de l'homme coupé en morceaux. Voilà pourquoi Lassalle avait raison de prêcher pendant toute sa vie glorieuse l'alliance de la science et du peuple.

Que la science devienne peuple et que le peuple devienne savant (non savantesque) voilà notre idéal ou, pour préciser, un côté important de notre idéal.

CHARLES RAPPOPORT,
Directeur du « *Contre la Guerre* ».

Jeunesses Sociales

Toutes les Jeunesses sociales nous intéressent dans leur mouvement, au titre de révolutionnaires; — toutes sans illusion sur la valeur de la société actuelle..., au fond toutes animées d'un même esprit d'émancipation morale et de camaraderie.

C'est à ce titre que nous les réunissons : Qu'elles ne nous en veuillent pas — si nous voulons voir moins les différences (de tempérament et de moyens d'action) qui les séparent — que le but final, unanime, qui doit les soulever.

JEUNESSES SOCIALISTES

Élever la jeunesse ouvrière dans l'esprit de la lutte des classes, l'amener aux idées socialistes ; lui donner la bonne et saine éducation, qui a été négligée ou détournée pour d'autres buts (patriotiques, etc.) dans les écoles communales, mener une forte propagande antimilitariste : tel est le sens des Jeunesses socialistes.

Elles sont internationales. Elles existent dans tous les pays civilisés du monde.

En France, le mouvement de la jeunesse socialiste avait été désordonné. En 1899, le Parti Socialiste Révolutionnaire groupait dans sa fédération nationale deux cents groupements disséminés dans tous les coins du pays. L'un de ses organisateurs les plus actifs fut le fervent militant Albert Tanager. Le Parti Ouvrier Français et le Parti Ouvrier Socialiste avaient aussi leurs groupements de Jeunesses. En 1900 parut le premier organe antimilitariste *Le Conserit* (des P. S. R. et P. O. F.), qui paraît, depuis, régulièrement chaque année.

Au moment de l'Unité, le mouvement de la jeunesse baissa, et seuls dans la Seine et quelques grandes villes de France quelques groupes restèrent. Pendant assez longtemps, le Parti sembla s'en désintéresser. Ce n'est qu'au Congrès de Lyon, que le Parti a compris l'importance de l'organisation de la jeunesse socialiste pour lui, et lui octroya une charte de constitution. En juillet 1912 fut fondée la Fédération nationale des Jeunesses socialistes de France. Elle se mit immédiatement à l'action.

Elle est dirigée par un Comité de sept membres (dont cinq sont nommés par les jeunesses et deux délégués par la Commission administrative permanente du Parti.

Le grand travail du Comité fut de relier tous les groupes de jeunesses existants en France et d'en fonder de nouveaux. (D'après les dernières statistiques, il existe actuellement quatre-vingt quinze groupes). A l'occasion du départ de la classe il publia *Le Conscrit* qui eut un succès remarquable.

La Fédération des Jeunesses a comme organe momentané une Tribune dans *Le Socialiste*, organe du Parti. Elle est en train de préparer sa première conférence qui doit avoir lieu au moment du prochain Congrès socialiste.

Les groupes des Jeunesses font partie des sections socialistes ; ils sont sous leur direction et participent à la vie de la section. Les groupes d'un même département ou d'une même région forment une entente régionale ou départementale, qui est sous le contrôle de sa Fédération, rentrant elle-même dans la Fédération nationale.

La Fédération nationale, enfin, adhère à l'*Internationale Jeunesse Socialiste*.

L'Internationale Jeunesse a été fondée à la conférence des Jeunesses allemandes à Mannheim en 1906, d'accord avec les Jeunesses d'autres pays. Et la première conférence a eu lieu en 1907 à Stuttgart (1), où elle fut définitivement constituée.

Elle tint sa seconde conférence à Copenhague, en même temps que l'Internationale Ouvrière ; et enfin dernièrement avec le Congrès extraordinaire — à Bâle —

(1) Le compte-rendu de cette conférence avec tous ses rapports (nous notons spécialement celui sur l'éducation de la Jeunesse socialiste ouvrière et celui sur l'apprentissage), est en vente à la librairie du Parti socialiste (0,25).

21

aussi une conférence extraordinaire avec l'ordre du jour : La jeunesse ouvrière et le danger de la guerre.

Les organisations les plus fortes de l'Internationale sont les Jeunesses allemandes (avec leur organe bi-mensuel *Arbeiter-Jugend*, qui a quatre-vingt-deux mille lecteurs); la Jeunesse autrichienne, avec huit mille cinq cents jeunes ouvriers adhérents; la Jeunesse suédoise, avec dix-sept mille; la belge, avec huit mille, parmi les plus nombreuses.

Le mouvement d'organisation des Jeunesses existe jusque dans les pays les plus éloignés : Amérique et Océanie.

Nous voulons grouper tous les jeunes éléments du prolétariat, — qui comprennent que l'avenir est au socialisme —; les rendre plus aptes à la lutte qu'ils mènent et qu'ils auront à mener pour leur émancipation future.

Kautsky, le grand doctrinaire moderne du socialisme, s'adressant en 1903 à la Jeunesse socialiste d'Autriche, dans ces paroles qui resteront célèbres, a défini le but et le rôle des Jeunesses socialistes :

« La bourgeoisie n'a plus aujourd'hui d'idéal, et sa jeunesse ne peut plus surpasser ses anciens que dans leur scepticisme, leur fatigue, leur désespérance, leur misanthropie, ou dans la brutalité de la débauche. *Le prolétariat, par contre, est aujourd'hui la classe de l'idéalisme révolutionnaire*, et le rôle politique que jouaient il y a un demi-siècle les étudiants, revient aujourd'hui à la jeunesse prolétarienne. Elle est la source à laquelle se rajeunit sans cesse l'enthousiasme pour notre grande cause, et c'est à elle que l'on peut mesurer le mieux le progrès intellectuel et moral de la classe ouvrière. »

FERNAND STRAGO.

JEUNESSES SYNDICALISTES

Le syndicalisme⁽¹⁾ monte de plus en plus et s'impose avec la puissance d'une force sociale irrésistible.

A l'heure où se désagrègent toutes les formes traditionnelles de la société contemporaine, au moment où la classe ouvrière se détourne de plus en plus des illusions et se débarrasse des préjugés, il est le centre de ralliement de tous les esprits pratiquement révolutionnaires.

Le syndicalisme, c'est l'organisation autonome du prolétariat, ne demandant qu'à lui-même les moyens de son émancipation.

Il est le grand éducateur de la classe productrice, puisqu'il lui montre qu'elle n'arrivera à détruire les institutions bourgeoises qu'en les remplaçant par des institutions ouvrières.

L'esprit de révolte limité à ses seuls éclairs est insuffisant en face des exigences de la vie. Il faut qu'il s'incarne dans des créations positives, qui portent en elles, en même temps que des armes de combat, les germes du monde libre de l'avenir.

Les syndicats prennent l'ouvrier dans son propre milieu : l'atelier, l'usine, le chantier, le bureau. Ils lui donnent le sens de ses intérêts en tant que producteur et lui communiquent la flamme de solidarité, qui doit unir dans une lutte commune contre le patronat et contre l'État, les exploités de toutes les catégories.

(1) Extraits du manifeste des Jeunesses syndicalistes, publié, à la veille de leur Congrès, dans *Le Mouvement Socialiste* (sept.-oct. 1912).

Il ne s'agit plus d'attendre paresseusement d'une providence quelconque l'amélioration du sort quotidien et la préparation de l'émancipation finale. Il ne faut demander ce double effort qu'à soi-même, c'est-à-dire à l'organisation ouvrière seule.

L'action directe, ce n'est pas l'activité tumultueuse d'un instant ni la violence exagérée d'un jour, c'est la lutte patiente, quotidienne, organisatrice, entraînant peu à peu les militants à ne croire qu'à leur volonté et à se passer de représentants postiches.

Le grand but poursuivi par la classe ouvrière consciente : l'atelier libre, les producteurs autonomes, ne pourra se réaliser qu'au prix d'une connaissance parfaite des nécessités de la production et d'une discipline volontaire et rigoureusement observée.

La grève, qui est le geste décisif du prolétariat conscient, prend alors toute sa valeur pratique. Elle n'est pas détachée de la chaîne générale des actions ouvrières. Elle n'est pas une escarmouche isolée, sans liaison avec le mouvement d'ensemble du prolétariat. Mais elle est l'instrument de guerre aux mains du groupe ouvrier, apte à le manier au mieux des intérêts de toute la classe ouvrière.

De même que la grève partielle est la réduction de la grève générale, ou si l'on préfère, celle-ci n'est que la multiplication de celle-là, ce n'est pas un acte nouveau dans la série des pratiques ouvrières : c'est un acte quotidien, un acte habituel, qui prend subitement, par sa répétition à l'infini, une portée révolutionnaire.

Les jeunes ayant plus de souplesse et étant plus accessibles aux idées neuves, l'œuvre des jeunesses syndicalistes n'en est par conséquent que plus nécessaire. Elles doivent ramener incessamment l'esprit des jeunes travailleurs sur la mission qui leur incombe, par

suite de leur place dans l'ensemble de la production moderne. Placés au centre même de la société, puisqu'ils sont les créateurs de toutes les richesses, ils peuvent en changer les bases par leur action de classe.

C'est le syndicalisme qui s'impose, avec une nécessité inéluctable, aux ouvriers emportés par la volonté de s'affranchir.

LAURENT HANSMGNNEL,

de la Jeunesse Syndicaliste de la Voiture.

JEUNESSE ANARCHISTE

La société actuelle basée sur l'égoïsme, où une seule morale est admise, celle du capital, et dont tous les rouages servent à la défense et à la conservation de la bourgeoisie, est une société viciée.

L'inégalité est criante — bien que les hommes soient égaux... en droit !

Il faut remédier au mal social.

Nous sommes des anarchistes parce que nous avons cru comprendre que toute réforme était inapte à améliorer le sort des individus, et que nous voulons une transformation absolue, ne trouvant rien de bon dans la société actuelle.

Nous sommes des anarchistes parce que nous sommes contre toute autorité, quelle que soit sa forme.

Nous sommes des anarchistes parce que nous voulons le bien-être de chacun pour le bien-être de tous.

Nous sommes des anarchistes parce que nous souffrons de toutes les iniquités, de toutes les injustices, de tous les malheurs, de tous les préjugés sociaux.

Nous sommes des anarchistes parce qu'en face du collectivisme autoritaire et dictatorial, où chacun ne pourra vivre et consommer que selon ses forces productrices ; en face du syndicalisme qui se cloître dans un couvent du matérialisme, — nous voulons, nous, produire selon nos forces et consommer selon nos besoins, et prétendons que la question morale et intellectuelle est intéressante, autant, sinon plus, que la question matérielle.

Enfin, nous sommes des anarchistes parce que seule notre conception répond aux besoins intégraux de la masse, parce que nous sommes des sentimentaux, que nous voulons vivre la vie la plus large, parce que nous ne voulons pas limiter nos besoins mais les élargir, et que la souffrance générale de notre société nous en empêche.

Et parce que nous avons compris tout cela et ne sommes pas seulement des anarchistes, nous avons adopté comme genre de vie le Communisme.

Comprenant enfin que toute transformation ne peut être pacifique, mais sanglante; que notre idéal ne sortira que d'une lutte permanente de la classe opprimée contre la classe dominante, que l'émancipation des individus ne se fera que par là, nous sommes des antiparlementaires et des Révolutionnaires.

Et voilà pourquoi la Jeunesse anarchiste existe. D'abord pour amener à nous le plus de jeunes possible, et faire leur éducation tout en faisant la nôtre; en même temps que pour prendre part à tous les mouvements de Révolte dans la société actuelle; et faire des individus voulant atteindre le même but : « La Société Communiste. »

Nous avons jugé qu'il était nécessaire de toucher surtout les jeunes, — car seule la nouvelle génération, n'ayant encore aucune charge, peut lutter ouvertement, parce qu'ils sont plus enthousiastes, plus révoltés que les camarades ayant atteint par l'âge, l'endurcissement... et par l'expérience, la résignation...

Mais les anciens ont tâche de nous soutenir de leurs conseils.

Voilà ce que nous voulons. Et nous voulons espérer que petit à petit nous avancerons, amenant à nos idées assez d'éléments, pour qu'un jour — d'accord avec tous

24.

les opprimés — nous faisons la Révolution Sociale.
... Pas à pas gravissant les marches de notre société
harmonique — où la tristesse et le besoin auront disparu,
où le travail ne sera plus l'obligation d'enfer — où « le
soleil de l'anarchie » luira pour tout le monde.

JULES CHAZOFF,

Secrétaire de la *Jeunesse Anarchiste*, adhérente
à la Fédération Communiste Anarchiste.

POÉSIES

I

Je n'aurais pas voulu
que ton âme à peine épanouie
se confonde à mon âme à peine réveillée.

Si l'on s'aime
c'est que l'on ne se connaît pas

Si pauvre qu'elle soit
chaque âme a son mystère ;
tant que ton âme ainsi
gardera son secret,
tant que sa voix
parlera solitaire...
mon cœur répondra
de sa voix lointaine

pour former un accord.

L'amour est un accord

II

Fantaisie

Mon cœur me dit un jour :

« Je sanglote trop longtemps
 « sous le poids de ta Raison ;
 « aujourd'hui l'heure est venue !

« Classe au loin ta vaine raison !
 « N'est-elle pas une vieille fille
 « vivant aux dépens d'autrui ?

« Aujourd'hui l'heure est venue !

« Ou je deviendrai le maître
 « ou tu n'auras plus de cœur !
 Et la voix du cœur se tut.

Ma Raison se révolta
 froissée dans sa dignité.
 Mais mon Cœur eut le dessus.

Je chassai loin ma Raison
 et laissai courir mon Cœur

Et mon Cœur en liberté
 se mit à vagabonder
 entraînant partout mon corps.

Mais mon corps fut fatigué
 ou mon Cœur alla trop loin
 et je perdis tout mon bien :

Ma Raison je l'ai chassée
 et mon Cœur — vous l'avez pris.

Pourquoi, Tristesse,
quand je suis seul avec mon âme,
venir troubler à pas de loup
notre entretien ?

Ne sais-tu pas ?
Mon âme et moi,
sommes deux éponges
toujours avides de toi.

Nous l'aspirons
et lentement
Tu nous pénètres,

Mon âme se tait.
Et je me tais.

Et cependant
deux voix semblables
se font entendre :

C'est la Tristesse
parlant à la Tristesse

.....

Pourquoi, Tristesse,
venir troubler
notre entretien.

IV

Soyons joyeux, ô compagnons
de ma tristesse !

Le soleil est si doux, si doux...
D'un rayon léger comme un rêve,
il a bu toute ma douleur.

Et ma douleur s'en est allée
bourdonnant, tourbillonnant
comme un essaim d'abeilles...

Soyons joyeux, ô compagnons
de ma tristesse !

Mon âme est si légère...
Un souffle de vent
voudrait me la ravir.

N. TCHLÉNOFF.

Petit Art Poétique

A Jean Lurçat.

I

CONFIDENCE

Je n'ai rien condamné, — je me suis libéré pourtant.
Comment condamner, j'ai un cœur.

Quand nous collaborons ensemble, mes camarades,
au grand avenir : Pas de paroles — une action juste et
des forces.

Maintenant, nous savons, notre mère la Nature nous
garde — et nous l'aimons —, nous guide.

Il faut avoir souffert, sans-doute, pour l'aimer, — de
cette tendresse, que l'on aurait voulu donner...

Il faut avoir — à faux! peut-être — aimé. — Pourtant,
nous ne condamnons pas *les femmes*.

Ici même, jeune camarade (ô vous, ma jeune cama-
rade), qui pouvez avoir, comme nous, souffert — que
vous soyez *filles* ou *femmes*...

S'il en est ainsi, nous vous recueillons, nous vous ten-
dons la main ; chastement nous vous embrassons, —
quoique vous ajoutiez un peu de trouble en nous. — Et
qui sait si l'un de nous ne vous aimera...

si vous êtes l'exception : qui fait passer, dans votre cœur, *humanité avant féminité* — la petite féminité sournoise et despotique.

Mais, la condamnation : serait trop forte et déjà inutile. Non, nous ne condamnons pas... ce qui vit.

Il faut laisser les cœurs gagner le Port.

En notre mère la Nature, recueillons-nous, mes camarades.

Recueillons-nous.

Ah, nous analysons — quand nous suivons, dans un rayon de soleil, les insectes : à la chasse, au travail, à l'amour... — Et là — ô ce n'est pas un rêve — ô Vie à fleur de terre épanouie déjà !

C'est une mission aussi — *autre* sans doute — en des problèmes « plus humains » — repassant à travers des temps (religieux), comme dans un *autre* rayon... divin — pour nous d'envisager l'avenir.

Ainsi penserons-nous, amis, à l'Avenir !

JEU DES APPARENCES

JE me dis, seulement, un jour — Et, sans vouloir être méchant — je devais penser à la femme.

C'est une grande douceur, aussi, que d'aimer *seulement les formes*.

Puisses-tu donc ne pas t'en lasser, toi l'Artiste, et varier ainsi ton pur bonheur.

S'il joue à tes yeux et n'est pas un mystère : que le jeu de l'esprit avec la matière, — première, pure et simple, la force animée seule aidant, — que ton sort là du moins, au ras du sol, soit établi.

Et c'est — voilà — mon existence, ma douce ivresse salulaire.

Et comme la forme, le mouvement, je le reçois. Dans notre effort de main et d'œil : la double ivresse.

Et le trait se conserve, sur des feuilles légères — où l'œil et la main ensemble se sont *unis*.

Déjà, un peu d'amour, sans doute. Un peu d'amour ainsi, et sans sa charge lourde, et sans sa « profondeur » — trompeur, profondeur ?

Mais ce n'est pas l'art, je le sais ; ce n'est pas l'art encore ; — jusqu'à ce que....

mette son poids, son prix, son sceau — bien au-delà des formes — Quelque chose.

(Les Trésors de l'Imaginaire)

III

COULEUR

En ! qu'est-ce que ne peut pas une imagination bien née ? Peut-être, l'imagination est Grâce, dans la mesure où les sens sont Douleur !

Nous avons trouvé un ton de *Couleur*, vif et reposant... (je pense pour mon cœur).

Nous le cachons bien en nous-mêmes ; il est nôtre. Le regardons parfois, et pensons le traduire (ô Fierté), en public (ô Gloire).

Nous en développons les plis — splendide étoffe — ; nous en enveloppant aussi (nous) le corps, ou la tête, et le cou, et l'épaule, — et le bras, le poignet —, et jusqu'aux doigts même...

Et nous regardons à travers — Merveilleux !

Et nous entendons à travers !

Et — au bout des doigts — nous touchons à travers !..

Et voilà que nous pensons à travers : nous *pensons à travers* !

— (... Qu'est-ce que ne peut pas une imagination bien née ?)

Ne sommes-nous pas dans la plénitude de nous-mêmes : nous avons compris notre grand « caractère ».

Comme un flot d'harmonie : *un caractère* — avec des traits, des lignes, qui s'étendent en taches, et se fondent en tons.

Et ce ton suprême ne dépend que d'une couleur.

(La voilà ! quand sous le soleil baissant j'étais presque mort...)

N'est-ce là que tu crées, artisan de toi-même, — en restant, avec ta couleur, (sans savoir), *toi-même* ?

Tu la traites, cette couleur, comme une sœur — en baisers reconnaissants, d'être frère d'un visage rose...

Tu la traites, dans ton ardeur — comme une femme longuement désirée — ô sang rouge bouillonnant ! —

Et ce n'est plus que de la chair...

— Si tu la reconnais ainsi : pas une larme ! (Ce n'est pas avec une larme qu'on reconstruit l'Univers).

... Larme vierge et transparente — (qu'on reconstruit l'Univers!).

Mais sous l'abri d'une couleur, — *on peut* se reprendre à aimer *sa* vie ; à comprendre *de* l'amour, à spéculer sur le monde...

Tout est vert, ou bleu, ou rouge...

— Il n'y a que la folie et la mort qui nous poussent jusqu'au noir (!!)

IMPRESSION ET EXPRESSION

MAIS pourquoi... nous voici sur les rivages de l'âme?
— Alors plus que moi je l'aime, et plus que la vie.
— Comme je l'attendais !

Et les promesses de couleur, et les promesses de bonheur, même — je ne saurai plus les tenir...

Et les promesses des minutes, et des heures, et des jours — le temps ! Et cette vie-en-conscience (celle que je *prévoisais*)... — Non, plus !...

Je suis sur les rivages de l'Âme — (symbolique) — Plus que des formes et des couleurs : il y a de l'or et des ténèbres...

Parfois le jour a des lueurs de fausseté !

Des dissonances que l'oreille contient — encore !

Faut-il ! quand ma pensée-couleur est débordée par toutes les valeurs, connues et méconnues, — et par tant de valeurs déchues !...

.....

Ainsi, comme la Mort se mélange à la Vie...

— O, comme en une âpre prière !

(*La Nature*, par tant d'idéals brisés, faisant flèche... Elle-même, contre nous,... contre nous !)

.....

— Non, non, — gardons nos idéals — changeants, encore !

A l'infini de la Nature, égalons l'incompréhension infinie — expressive et inexprimée.

Car la nature — expressive ou inexprimée ; inexprimable non ! — revit en tout, en nous, pleine et entière.

P.-C. JABLONSKI.

Complaintes

I

Fermez la porte, la porte à clé —
il vaut mieux ne pas voir
le jour mourant dans le couloir
du nos rêves...

J'ai peur de ses lueurs bleutées
qui s'élèvent !

Fermez la porte, la porte à clé ;
fermez sans pleurs
de notre cœur
la porte : que rien ne sorte.

Fermez la porte, la porte à clé —
il y a un mort dans le couloir ;
laissez frapper le lourd heurtoir
de nos remords : —
n'écoutez pas, c'est le Passé,
il bat trop fort !

Laissez la porte, la porte — à clé
de nos pensées —
jadis aimées — :
que rien n'en sorte ! —

II

Pourquoi,
petite fille de la France,
les fleurs
des bois et des prairies —
ci-git
mon cœur
à moi.

Pourquoi,
petite fille de la France,
les fleurs
des bois et des prairies !

J'étais — Dieu sais si je vis encore ! —
le vagabond venu du Nord
— là-bas il fait si froid,
petite fille,
qu'on tient fermés les cœurs, fermés.
J'étais — Dieu sait si je vis encor —
le fils absent, le fils raté —
et les absents ont tort !

J'avais — Dieu sait si j'ai encor ! —
l'espoir vermeil, les poissons d'or,
et j'écoutais les douces voix...
petite fille,
j'ai mis mon cœur en jeu
— Dieu sait mes vains et tristes efforts ! —
en jeu l'amant est malheureux...
et mes soupirs sont morts !

Pourquoi,
petite fille de la France,
les fleurs
des bois et des prairies —
ci-git
mon cœur
à moi.
Pourquoi,
petite fille de la France,
les fleurs,
les prières, les élégies ?

DOP BLES.

NOTES

Poésie et Critique.

Poésie! Les critiques ne perdent pas leur temps... à te saluer. Ils te « jugent » et ils passent. Comment l'Esprit critique pourrait-il s'arrêter? — *ô ça ne se vend pas.* Ils crachent et ils ricanent.

... Jusqu'à ce que tu fasses ton nid dans le cœur — dévasté — des hommes — où les critiques jettent quotidiennement, hebdomadairement, mensuellement, pour un sou, dix sous, vingt sous, — leur sottise.

Il y a pourtant de la Poésie. Elle est — plus que jamais — toujours... Elle revit au delà de toutes les formes reçues. Elle recrée son lit; chantant, avec les peines, la foi, la liberté!

Les « poètes » — il faut en ignorer beaucoup! Il y a « tant de poètes », n'est-ce pas, grand monde, vaste monde. Et tes oreilles longues ne les sauraient trouver — trop longues — à qui l'on répète le chant des Muses du passé.

Mais écoutez! par Dieu, Critiques : — Taisez-vous les premiers sur nos destinées. Par tous les Dieux de l'Olympe, ce n'est pas vous sur lesquels nous avons à compter. (Allez à votre tâche *commandée!*)

... Un verre de vin à l'humanité, et elle chantera en chœur avec ceux qui chantent.

Ils ont de quoi se mordre entre eux, les critiques de fiel. Tandis que les « littérateurs » seront éternellement « à l'école ».

La Danse devant l'Arche (HENRI FRANCK)⁽¹⁾.

Poème bien attendu — que la mort de ce jeune, qui l'écrivit, consacre hautement; d'*humanité* — souci fier et profond de cette grande race universelle mère de nos religions. Poème juif, mais surtout humain; et d'esprit, plus que d'une race.

Ce jeune philosophe, ce jeune sincère, en s'exaltant lui-même, nous exaltera tous : — Il veut, il aime, il pense.

Et ce poème né — d'une telle atmosphère, — mûri de plus d'années, eût pu s'affirmer plus encore comme une religion nouvelle... Déjà, il est un peu une clé de l'Énigme — la colonne brisée d'un temple neuf!

*Notre Dieu, et dieu de nos pères;
Dieu vivant, dieu jaloux, dieu des vents, dieux des eaux,
Dieu des grands lumineux :*

Les cèdres du Liban distillent ta rosée...

Tu n'es pas un, le monde est bien plus grand que toi...

Le monde est bien plus grand que toi, Dieu des armées,

Il lutte pour monter plus haut que ton esprit,

Pour faire sa raison plus large que la tienne...

J'irai plus loin que moi, et plus loin que toi-même,

Je veux bien obéir, mais à un dieu réel.

(Il chante).

*Que mon cœur est sonore au milieu du silence
Et que ma robe est blanche au milieu de la nuit!...*

Coureur adolescent au cœur infatigable...

*Esprit multiplié et gonflé par l'attente,
Un jour je connaîtrai ce que j'attends si fort.*

Il n'y a rien de plus sur la terre et au ciel

Que ce que peut savoir ma sagesse obstinée.

Un jour, je trouverai le grand courant divin...

(1) Édition de la *Nouvelle Revue Française*.

(C'est le chant d'ardeur juvénile) :

*Le beau départ : que je suis jeune et qu'il fait grave ;
Je suis beaucoup plus fort aujourd'hui que jamais,
Et mon cœur est fumant comme un fleuve à l'aurore...*

(Il interroge ses amis) :

*... Je croyais que Dieu allait naître de nous,
Et qu'il se lèverait un jour de nos paroles,
Que nous le tiendrions dans nos mains réunies
Et qu'il serait l'effet de nos vœux confondus.*

(Et il interroge la France) :

*Beau pays qui m'avez donné tous mes amis
Et m'avez donné votre langue ;
Puisque votre air subtil, léger, brillant, paraît
Sortir d'une bouche divine...*

★ ★

(Mais, rien : les troubles ne nous arrêteront pas. Nous voici sur le faite) :

*Pareil à ce marin patient, habile et sage,
Le grave et vieux poète à qui il fut donné
De sentir, ébloui, passer sur son visage
La voix terrible et le grand souffle du Seigneur...*
*Consacre exactement les jours de sa vieillesse...
Où il ne manque pas un astre ni une âme
Et qui flotte sur l'eau de sa pensée lucide,
Glorieuse à jamais d'avoir réfléchi Dieu.*

(Mais pour notre jeunesse cependant, qui n'a pas encore trouvé son Énigme) :

*La Vérité, c'est l'enthousiasme sans espoir,
La ferveur que rien n'asservit,
La joie montant, sans se courber, dans le ciel noir,*

32

*Le plaisir absolu du feu sans récompense,
Le haut plaisir de bien sentir son existence,
D'être celui qui vit !*

Qu'il y ait des réminiscences de forme, des classiques et des romantiques dans ces beaux vers ; qu'on y sente parfois le rythme d'un Racine, d'un Hugo et d'un Chénier (trop peut-être) ; — j'y vois Franck aussi, un Poète ; — que ce nom garde l'évocation de sa valeur !

*
* * *

Les Fêtes quotidiennes (GUY-CHARLES CROS)⁽¹⁾ :

Il faut que ce livre soit une fête — une fête exaltante aussi de vrai poète — une fête de païen avec ses troubles tout autres, de païen du Nord — barbare avec grâce, et plus mordant et pénétrant, que dur...

Jeux de la flamme d'une vie — déroutée sans déroute enfin, comme toutes celles qui se cherchent profondément, de leur instinct — avec ardeur.

On l'aime parce qu'il rappelle beaucoup de grands poètes, — et qu'il y ajoute une saveur de climat, discordant peut-être avec une saveur de pensée, et une *saveur libre* — de soi — extraordinaire !

Suite d'éclats juxtaposés... où, dans le fond du vase humain, on ne retrouve que la femme — la Femme enfin, pour nos cœurs...

Délire :

*Nous voulons la beauté nouvelle
nous qui dansons sur les tombeaux !
Gardez Mozart et Raphaël,
Beethoven, Shakespeare, Marc-Aurèle ;
moi, j'ai choisi d'être infidèle,
je ne salue pas vos drapeaux...*

(1) Éd. du *Mercury de France*.

(La liberté) :

*... Pour que tu vives,
il te faut conquérir chaque jour à nouveau
la vie rétive, la vie qui piaffe et qui renâcle,
qui ne veut pas être asservie...*

*Mais surtout, je voudrai m'évader de moi-même,
abandonner ce corps déjà las et flétri,
ce cadavre banal et tragique, moi-même,
et cette vie interminable que je traîne
depuis des mois et des années,
tout au long des longues et vides journées.*

(Matin).

Aujourd'hui, c'est la mer qui me hante et m'appelle...

*J'étouffe dans ce pays fermé
où rien ne répond à ma voix
et qui semble attendre la mort...
Et si ma voix se perd en route,
du moins elle sera bercée
sur les amples vagues, au large,
avec les mouettes qui crient dans la tempête
ainsi que des âmes en peine.*

(Loin d'ici).

(Même le plus pur amour est un supplice) :

*Je sais que je ne t'aimerai pas toujours
et ça me fait plus mal encore que de t'aimer.
Tu es en moi comme ma joie et ma peine,
et ma joie et ma peine et toi vous me quitterez...*

★ ★

(Mais il faut la Femme, une femme...) :

*Je voudrais aimer une femme
qui n'ait que son sexe et rien de plus,
rien de ses petites personnelles qualités,*

*rien de ses personnelles beautés,
rien de sa chair à elle ni de son âme,
son sexe, son seul sexe et rien de plus !*

(Le désir, n'est-il pas plus réel que la mort?...):

*Mon œuvre terminée... Peut-on jamais finir
Cette impossible tâche où nous nous épuisons ?
Nous ne faisons jamais que changer de prison
et notre seul bagage est toujours le désir.*

*Jusqu'au bout, jusqu'au bout faudra-t-il donc traîner
ce lourd désir que rien ne console et n'apaise ?
Ou le coucheras-tu près de nous dans la glaise,
ô mort, vieux fossoyeur, au bout de mes années ?*

(Rêverie).

(Mais, par un dernier sursaut, le cœur libre du poète se relève): *Départ :*

*Je vais là-bas où mon destin m'appelle,
peut-être au delà de la nuit ;
le vent coule entre mes doigts ouverts comme une eau tiède...
Et je respire l'haleine humide de la nuit.*

*Ah ! s'éveiller le matin,
seul et fort dans son large lit
et sortir du sommeil que tu n'as pas troublé
comme un nageur sort de l'eau chaste,
secoué du profond frisson de sa vie !*

Dans le prochain n^o, étude du livre de LOUISE GUISSARD : Fluidités (Imprimerie Huguenin, Épinal, 1912).

P.-C. J.

NOTES D'ART

Histoire de l'Art (ÉLIE FAURE) (1).

L'art est l'appel à la communion des hommes.

... Que l'artiste ait donc l'orgueil de sa vie illuminée et douloureuse ! De ces annonciateurs de l'espérance, il a le rôle le plus haut. Il peut dans tous les cas le conquérir. L'action scientifique, l'action sociale portent en elles une signification assez définie pour se suffire. L'art touche à la science par le monde formel qui est l'élément de son œuvre ; il entre dans le plan social en s'adressant à notre faculté d'aimer. Il y a de grands savants qui ne savent pas émouvoir, de grands hommes de bien qui ne savent pas raisonner. Il n'y a pas un héros de l'art qui ne soit en même temps, par l'âpre et longue conquête de son moyen d'expression, un héros de la connaissance, un héros humain par le cœur.

Qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non, son œuvre est solidaire de l'œuvre des artistes d'hier et des artistes de demain ; elle révèle aux hommes d'aujourd'hui la solidarité de leur effort. Toute l'action du temps, toute l'action de l'étendue aboutissent à son action. C'est à lui qu'il appartient d'affirmer l'accord de la pensée de Jésus, de la pensée de Newton et de la pensée de Lamarck. Et c'est pour cela qu'il est nécessaire que Phidias et Rembrandt se reconnaissent et que nous nous reconnaissons en eux.

(*Art antique*. Introduction).

(1) ÉLIE FAURE, *Histoire de l'Art*. Déjà parus : *l'Art antique*, *l'Art médiéval*, chez Floury, éditeur.

... Nos plus chères pensées tout à coup affirmées ! Notre désir de vie universelle voulant tout sentir, tout englober, voulant vivre du passé et de l'avenir, chanté dans une forme si pure.

Nous nous sentons solidaires de toutes les recherches, de tous les amours et de toutes douleurs, que l'écho nous en vienne de Grèce, de Chine ou du Mexique. Nous souffrons le martyre de Beethoven et nous nous exaltons de la révolution gothique...

Que de tels livres nous sont chers ! Leur vaste vision d'ensemble, dans un culte mêlé de philosophie et de poésie, donne à notre existence, à toutes nos luttes et à tous nos amours le caractère grandiose que doit revêtir la lutte humaine. Et devant cet esprit, — sûre de notre seule émotion, notre admiration intimement se mêle à la reconnaissance.

J. L.

*
* *

La Civilisation socialiste (CHARLES ÄNDLER) (1).

Voici un petit livre qui donne beaucoup à réfléchir. Il est bien court et cependant il contient tant de choses. Et s'il y en a qui sont passées sous silence, on se rend très bien compte que c'est à dessein, afin de pouvoir mieux dégager ce que nombre de socialistes avaient laissé dans l'ombre.

Peu importe au fond si l'idéologie n'est qu'une superstructure créée par les facteurs économiques ; mais ce qui est indéniable, c'est qu'une *civilisation socialiste* n'est possible que quand la moralité actuelle se sera complètement transformée. Quelle est donc cette moralité ? « *C'est la mora-*

(1) Éditeur Marcel Rivière, 31, rue Jacob (0 fr. 75).

lité des vrais artistes et des vrais savants... Cet état d'esprit, aimant et prodigue comme celui de l'artiste, énergique et ascétique comme celui du savant, est la moralité nouvelle que nous revendiquons pour le travailleur. Il est l'état d'esprit vraiment révolutionnaire. » (P. 46.)

C'est donc un champ nouveau qui se présente à tout vrai révolutionnaire : travailler ardemment à la transformation de la morale actuelle : « *Nous croyons fortement à la diffusion d'une telle moralité. Mais il faut travailler à cette diffusion.* » (P. 12.)

Bien souvent, démocratie et socialisme étaient considérés comme une seule et même chose. Ch. Andler se hâte d'écartier cette confusion : « *La démocratie est partagée et morcellement égalitaire; le socialisme est mise en commun de toutes les ressources et de tous les efforts.* » (P. 35.)

C'est tout un monde d'idées essentielles que Ch. Andler a soulevé, sachant par une belle forme éveiller l'attention du lecteur le plus rébarbatif.

N. T.

*
* *

La guerre des Balkans et sa conséquence en Europe : le réveil réel de l'Internationale.

Tandis que le sang a coulé horriblement à la pointe de l'Orient d'Europe — et que le fatal choléra — conséquence de la décomposition de tant de vies ; et des misères, et des ruines — continue les ravages...

Les drapeaux rouges s'agitent, au centre de cette même Europe, plus que jamais.

Une guerre sainte particulière vient de faire lever des glaives ; elle a décidé des énergies farouches contre les barbaries accablantes et les outrages répétés — (de ces turbanes

35

fanatisés) — ... que nos « civilisations » gouvernementales et industrielles déchainent ou permettent du moins — sans qu'on y puisse croire !

Cela : pour qu'enfin la vraie lutte sainte — en fraternité humaine — s'apprête ; et, qu'en un nouvel élan, les prolétaires se ressèrent.

Jamais, jamais, on ne sentit tant vibrer la grande parole : « Prolétaires de tous les pays... » — Oui, *ils s'unissent*. L'ère nouvelle commence enfin — peut-être. Le grand feu de Grâce s'allume, « sans maîtres, et sans Dieu » — qu'en nous.

Il n'y a pas une étincelle vive de ce feu, qui fait la Lumière, à laisser perdre.

Feuilles de Mai,

(Fin nov. 1912).

On peut écrire à :

JABLONSKI, 63, boulevard Saint-Germain (V^e);

LE COUR, 52, Rue de Bagnolet (XX^e);

LURÇAT, 7, Rue Belloni (XV^e);

TCHLÉNOFF, 26, rue Berthollet (V^e).

Dans le prochain numéro, nous comptons avoir :

Une étude de l'*Esprit révolutionnaire* ;

Une suite de notre étude sur l'*Art décoratif* ;

Une étude sur l'action des *Jeunesses religieuses* (catholiques, protestantes, juives) ;

Des *poèmes* traduits de l'allemand ;

Une étude sur la *poésie contemporaine russe* ;

Une étude sur la *poésie contemporaine polonaise*, etc., etc.

Le Gérant : CHARLES LE COUR.

L'EFFORT LIBRE

PARAIT
20 FOIS
PAR AN ::

DIRECTEUR :

Jean Richard BLOCH,

26, Rue Norvins, PARIS (18^e)

46.
« Le but qu'il s'est assigné est double. D'une part, la critique technique des œuvres d'art, considérées du point de vue d'une exécution probe et désintéressée; d'autre part, la recherche des œuvres littéraires où se trouve tentée l'expression des passions, des espoirs et des souffrances propres à notre âge social. :: :: :: :: :: :: :: ::

ART ET INDUSTRIE

GOUTHIERE-VERNOLLE

.. Rédacteur en Chef ..

31, Rue Louis-Blanc, 31

== PARIS ==

ORGANE INTERNATIONAL

DE

L'ART DÉCORATIF

= CONTEMPORAIN =

LES CAHIERS DU CENTRE

SOCIOLOGIE, HISTOIRE, ART ET LITTÉRATURE

Gérant : H. BURIOT, 16, Boulevard Chambonnet, MOULINS (Allier)

PUBLICATION MENSUELLE

LA MÊLÉE

== REVUE DE JEUNE LITTÉRATURE ==
Directeur : René LEGAND

6, Rue de Belzunce, PARIS (10^e)

LA GAZETTE FRANCO-SUISSE

Directeur : Robert TÉLIN. — Bureau à Genève : 14, Croix-d'Or

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien Bureau de Coupures de Journaux

On trouve Les Feuilles de Mai :

A PARIS	Librairies BÉNAUD	Galeries de l'Odéon.
—	Librairie BLANCHARD	Place Saint-Michel.
—	Librairie BOULÉMIER	19, Boulevard Saint-Michel.
—	Librairie Émile PAUL	100, Faubourg Saint-Honoré.
—	Galerie VILDRAC	11, Rue de Seine.
—	Librairie REY	8, Boulevard des Italiens.
—	Librairie STOCK	Place du Théâtre-Français
—	Galerie Max RODRIGUES	172, Rue du F ^s -St-Honoré.
—	A l'Université Populaire Zola	44, Rue Planchat (20 ^e).
A NANCY	Librairie BERGER-LEVRULT ..	Rue Saint-Jean.
—	Librairie des Magasins Réunis	
—	Chez WERNER	Kiosque du Marché.
A BORDEAUX	Aux Bureaux du <i>Combat</i> ...	Rue Boulan.
A POITIERS	Chez JULIOT, libraire	Rue Gambetta.

On trouve aussi notre publication à Paris, aux librairies :

de *La Guerre Sociale*

de *L'Humanité*,

de *La Bataille Syndicaliste*.